

Le scrutin est malin

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 45

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le scrutin est malin.

Tout le monde connaît cette expression populaire qu'on entend répéter partout, à chaque période électorale : *Le scrutin est malin*.

En effet, le scrutin peut être souvent comparé à une jeune et belle fille entourée d'adorateurs, et qui berce d'espoir les uns et les autres, sans livrer son cœur à personne ; une jeune fille accordant parfois sa main à celui qui paraissait n'avoir auprès d'elle aucune chance de succès.

Il serait néanmoins plus juste, plus naturel, en pareilles circonstances, de dire que c'est *l'électeur qui est malin*. Car, à côté de l'homme en vue par sa vie politique bien tranchée ; à côté de l'homme à la fois convaincu, discipliné, fidèle au mot d'ordre de son parti, dont il vote la liste compacte, est-il rien de plus réservé, de plus insondable que ces nombreux électeurs qui n'osent s'affirmer que lorsqu'ils sont seuls, à l'écart et à l'abri de tout regard indiscret, la plume et le bulletin de vote à la main ?...

Ceux-là ne se compromettent jamais ; ils soignent tout particulièrement leurs relations et leurs intérêts ; ils tiennent à leur réputation d'hommes modérés, conciliants, bons envers tous.

Aussi, si vous leur demandez leur opinion sur les élections prochaines, sur les candidats en présence, ils vous répondront presque invariablement :

— Voilà... je ne suis pas encore bien fixé... Il y a du bon dans les deux listes... Ce sont tous des honnêtes gens... Il faudra voir.

Écoutez, du reste, ces fragments de conversations, entendus par-ci par-là :

— Bonjour. Comment ça va-t-il ?... C'est donc dimanche le grand jour. J'espère que M. X. va sortir carrément. Voilà un homme capable ! On peut voter pour lui des deux mains, pas vrai ?...

— Pour un homme capable, on peut pas dire le contraire.

?

— Ne trouvez-vous pas cette liste verte déplorable ? Voyez la blanche, par contre, comme elle est composée. Franchement, avouez qu'elle ne supporte pas la comparaison.

— Je vous dirai que je ne les ai pas encore bien lues... Vous savez, je ne fais pas de politique ; j'ai tellement d'autres choses par la tête !...

— Je comprends, mais il me semble qu'il n'y a pas à hésiter dans le choix. Voyez un peu : Voilà M. X., M. Z., M. Y., etc., tous excellents !... Quoi ?...

— Oh ! je n'ai rien contre.

?

Adieu, voisin. Comment allons-nous voter dimanche ?... Ça sera chaud !

— Eh bien, — ceci entre nous, — quand on a affaire un peu avec tout le monde... tu sais, il faut vivre et laisser vivre...

— Oui, mais qu'entends-tu par là ?... On a une opinion ou on n'en a pas.

— Ça va sans dire... A propos, comment va ta femme ? On m'a dit qu'elle n'était rien bien.

?

Au café :

— Les listes électorales ne manquent pas ; on ne voit que ça sur les tables.

— Taisez-vous ! On fait une consommation de papier et d'encre !... Ti possible !

— Quant à moi, voici la mienne ! Je la plie en quatre, je la glisse dans l'enveloppe, et en avant dans le sac !

Et vous ?...

— Eh bien... sais pas... mais elles ne sont pas tant mauvaises ni l'une ni l'autre... Mais vous toussiez toujours... C'est pourtant pas l'influenza ?... Pourvu qu'elle ne revienne pas cet hiver.

?

Un électeur, en joyeuse humeur, à un autre qui ne l'est pas :

— Alors, dites-moi, nous allons voter cette blanche... Ou bien si vous votez la verte, vous ?... Oh ! non, vous êtes avec nous ?...

— Ça, vous savez... c'est mon affaire !

— Ah !...

?

Il y a, — nous ne savons par quel heureux hasard, — grande expansion dans un groupe qui déguste le vin de l'année :

— Moi, dit l'un, je vote les cinq de la verte.

— Eh bien, moi, dit un autre, je ne

puis pas la voter tout entière... crois pas, du moins.

— Moi, dit un troisième, je voterai la blanche... C'est juste, après tout.

Le quatrième, moins communicatif, et craignant d'être mis sur la sellette :

— A votre santé, dit-il, en interrompant, savez-vous que ce nouveau est joliment bon... C'est dommage qu'il soit si cher... Combien dites-vous qu'il s'est vendu à Lavaux ?...

?

Et puis, il y a l'électeur qui ne cause politique qu'en famille, et qui fait à son épouse en se couchant :

— Faut rien dire, Elise, mais les autres croient tous que je vote avec eux !... C'est bon !...

?

Citons, en terminant, cet autre *malin*, pour qui les élections sont l'unique occasion de satisfaire quelque jalousie, quelque rancune personnelle.

C'est alors qu'il traite sans pitié ceux qu'il ne peut atteindre dans le cours de la vie ordinaire.

Il se procure à l'avance les diverses listes, pour préparer, tout à l'aise, son vote à la maison. Et là, en face de ces papiers multicolores, il jouit, et se figure qu'il tient dans sa main le sort des candidats dont il va faire le choix en se gorgeant de panachage.

Prenant la liste *verte* :

— Toi, si tu penses que je vais te donner ma voix !... Qu'es-tu, en définitive ?... Un simple travailleur comme moi... Pourquoi serais-tu élu ?... Est-ce qu'on me porte, moi ?...

Trrrrii !...

Le bruit de la plume se fait entendre et le nom a disparu.

— Et l'autre, là !... En voilà une *peignette* !... On te connaît, radical à l'eau de rose !... Tiens, voilà ton compte :

Trrrrii !...

Passant à la *blanche* :

— Toi, je te laisse... capable... pas fier... oui, je te laisse.

Mais toi, c'est une autre affaire !... En temps d'élections, tu me salues, tu vas même jusqu'à me toucher la patte... Puis, quelques jours plus tard, tu ne me connais plus, tu as la vue trop

courte. Et tu t'imagines qu'aujourd'hui je vais croire à tes amabilités, à tes belles paroles dans les assemblées?...

Trrrrriiiii!...

Le trait de plume, long et large, surprime le nom du monsieur.

Et la justice électorale est satisfaite!!

L. M.

Les Lausannois et les poissons.

On nous raconte une petite histoire qui peut donner lieu à un amusant rapprochement avec le public lausannois, à l'occasion de l'horloge de l'Hôtel-des-Postes, dont nous avons tout récemment entretenu nos lecteurs.

Le propriétaire d'un grand vivier contemplant un jour ses poissons, qui le parcouraient joyeusement en tous sens, imagina de placer dans l'endroit le plus étroit de la pièce d'eau, une cloison en verre, curieux de voir leur attitude en face de cet obstacle. Or, il ne tarda pas à constater que les poissons venaient régulièrement se cogner le nez contre la paroi invisible, et retournaient subitement en arrière. Le fait se répétait, comme bien on pense, des centaines de fois dans la journée.

Au bout de quelques semaines, le propriétaire du vivier enleva la cloison de verre, pensant que ses petits hôtes seraient tout heureux de pouvoir, sans entraves, prendre leurs ébats.

Il fut complètement déçu dans son attente. Les poissons obéissant à la force de l'habitude, continuaient à s'arrêter exactement à l'endroit où se trouvait précédemment la lame de verre; ils rebroussaient comme si l'obstacle existait encore.

Eh bien, ces poissons ne se comportaient-ils pas absolument comme nos bons Lausannois qu'on voit à chaque instant lever le nez pour regarder l'heure à la façade de l'Hôtel-des-Postes, alors même que son horloge a disparu depuis longtemps.

Cela dit, empressons-nous d'ajouter qu'on s'occupe sérieusement, dit-on, du remplacement de l'horloge en question, dans des conditions à satisfaire tout le monde. Pussions-nous être bien renseignés!

Porquîè Sami, Abran et Danîet sè sont pas mariâ, et porquîè la Marienne à Djan-Dâvi a fé lo grand chant.

II

Porquîè Abran est restâ valet. — Et vo, Abran, se dit la Marienne, âo gratta-papâi, vo n'âi pas étâ décidâ non plie d'agottâ d'on bet d'accordâiron?

Abran étâi 'na brava dzein; mâ tant taquetnet que l'étâi adé à fotemassi et à petsegnî après dâi bougrêrî dè rein dào tot, dâi foutaisès. Ne poivè pas souffri que

tot ne sâi pas ein oodrè et l'étâi pî que 'na vilhie felhie dè soixante ans que vit soletta avoué son tsat. N'arâi pas drou-mâi se l'avâi repeinsâ âo lhî que l'avâi âobliâ dè crotsi lê contréveints âo troisièmè perte, et sé sarâi redêvetu se s'étâi apêcu que ion dè sè canons dè calçons étâi attatsi pe bas què l'autro. L'avâi mémameint bailli son condzi à la fenna que reméssivè sa tsambra à fond on iadzo pè senanna, qu'avâi, ein épussateint sè lâivro, remet dein sa bi-biotéqua lo code rurat à la pliace dè Favé et Grognuz. Crayo que s'on avâi senâ âo fû, ne sarâi pas saillâi se l'avâi pî manquâ on boton à sa veste.

Quand la Marienne lâi demândâ porquîè s'étâi pas mariâ, Abran lâi fâ :

— N'é jamé étâ amoeirão què de 'na dzouvena pernetta qu'étâi prâo brâva et que cognessè po l'avâi soveint vussa tsi sa tanta, noutra vesena, iò le vegnâi passa dâi termo dè temps; et tot ein alleint et vegneint, qu'on sè reincontrâve, on sè desâi « atsi-vo! » et petit z'a petit on s'est bo et bin amoratsi l'on dè l'autro, kâ vo sédè, quand on ne sè vâi pas tant dè prés, on a min dè défauts. Sa tanto, que s'étâi demaufiâ dè l'affèrè, la mè bragavè, et y'é té tot decidâ à la frequentâ po dè bon, kâ le n'étâi pas dè mepresi.

On iadzo que la jeunesse avâi decidâ d'allâ âi z'alognès ti per einseimblio, tsacon ovoué sa tsaquena, dévessè allâ avoué la gaupa ein question et mè rdozissè dè la poâi menâ à bré. Lo matin dè la demeindze qu'on devassâi lâi allâ, que lo lâi vé derè, ye vi bin que manquâvè onna mailletta à sa taille; mâ mè peinsâvo que le n'étâi pas onco revoussa, et mè su de: « Le va cein repétâssi po sta véprâo; mâ à midzo, que la reincontrè, lo crotset étâi adé vévo dè sa mailletta, que cein ne m'allâvè pas. Oh! n'ia pas moïan que le la recâosè pas po tantou, que mè dio; mâ diabe lo pas! Lo tantou, ne partira; et arrevâ vai n'adze iò y'avâi dâi nouzelhiè, le doutè son fichu po ètrè mi à se n'èse, et vayo que la mailletta manquâvè adé, que cein fasâi fèrè à son corsadzo on petit gongon âovai qu'on arâi pu lâi einfatâ lo dâi. Quand y'é cein vu, le m'a fé l'effè de 'na balla pomma rambou que sè tràovè berboula; et m'ein su dégottâ; mè su de: « Tè te n'é qu'on désoodrè, que 'na panosse! » Adon y'é fé état dè tsertsi dâi mâorons derrâi on bosson et y'é traci via ein la pliantèint quie; kâ vâidè-vo, ne poivo pas avalâ clia mailletta que manquâvè et coumeint n'avè pequa dè pliési dè me trovâ avoué clia lurena, y'é mi amâ m'einsâvâ. Saré on galé coco se l'avè po fenna, se mè su de, et mè foudrâi allâ tot dépatolhiu se ne mè retacounâvo pas mé mémo, que cein n'est portant pas à la pliace dè n'homme. L'a bio ètrè galéza et dzeintia, manquè

onna mailletta! cein vâo tot derè; et petout que d'avâi on ménadzo tot à betetiu, petout què dè m'esposâ à trovâ la patta d'èse permi mè tsemisès repas-sâiès, et à sailli que devant avoué on perte âo câodo, y'é fé la crâi, et y'é de: « Cé que sé mariè fâ bin; mâ cé que sé mariè pas fâ onco mi; et y'é prâi lo bon bié ein resteint valet. »

MADELEINE

par BERTHE BALLEV.

V

Quoique la rue déserte eût rassuré Georges, il était à peine hors de la maison de M. Fréret que, dans plusieurs familles, on savait qu'il en sortait et l'on ne doutait pas qu'il n'y fût allé pour demander la main de Suzanne.

Georges resta quelque temps sans rien tenter de nouveau. Il était allé plusieurs fois dans une maison où il avait pensé rencontrer Madeleine; mais la jeune fille demeurait enfermée chez elle, profondément blessée dans ses premiers sentiments d'amour, qui, pourtant, avaient bien plus existé dans sa tête que dans son cœur.

C'était fini! oh! bien fini! n'ayant plus d'estime, elle n'avait plus d'amour; il n'avait pu résister à une désillusion aussi complète et avait fui comme une ombre, lui laissant au cœur une grande lassitude succédant à un déchirement.

Désirant s'épargner une émotion pénible, elle avait résolu d'éviter, au moins de longtemps, toute rencontre-avec cet homme. Elle avait revu Suzanne, mais de Georges Olliot, il n'avait été nullement question.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, Madeleine devenait moins triste; pensive et rêveuse, les yeux fixés dans le vide, elle semblait parfois revoir par la pensée, une image chère et douce... et, comme bercée par un songe, elle souriait à cette image... qui n'était point celle de Georges.

Le jeune médecin qui l'avait soignée le soir du bal, — disons maintenant qu'il était jeune, — n'avait pas osé, par discrétion, continuer ses visites chez M^{me} Goulard; il était venu trois jours de suite et n'avait plus reparu.

Un soir, Madeleine descendit à l'heure du dîner et crut s'apercevoir que son aieule avait un air heureux en la regardant. La vieille dame souriait, la contemplant à la dérobée.

Elle était allée, ce jour-là, faire visite à la belle-sœur de Georges Olliot, dame veuve dont elle avait beaucoup connu la mère, et elle y avait rencontré le jeune homme. Malgré l'air froid qu'elle avait pris en sa présence, il s'était informé avec empressement de sa petite-fille, et avait trouvé le moyen, dans la conversation, de vanter ses qualités et ses charmes.

Comme elle émettait l'opinion que M^{lle} Fréret était aussi une charmante jeune fille, il s'était récrié, en disant qu'elle ne pouvait être comparée à M^{lle} Madeleine.

— Tiens, tiens, pensa M^{me} Goulard, qu'est-ce que cela signifie?

Elle ne savait pas que M. Olliot avait demandé Suzanne en mariage; mais elle de-